

avec ce peuple furent donc exaucés. Je fus heureuse.

Nous étions installés dans la maison où mon père naquit. Le prêtre, le nouveau propriétaire de la maison, était mon oncle et il nous donna tout pour rendre notre vie passable. L'accueil fraternel de la population, humble et bonne, fit le reste.

Je me sentis renaître dans cette atmosphère nouvelle. Outre les membres de ma nouvelle famille, les habitants ne manquaient jamais l'occasion de me parler de mon père, de pleurer devant moi son malheur.

C'est en les écoutant, seulement, que je crus qu'il n'était pas mort.

Mon bonheur fut sans borne. J'avais retrouvé mon père ; car une fois vivant, il me reviendrait tôt ou tard. L'espoir enraciné, depuis, dans mon cœur était mon précieux et unique trésor. Bientôt j'appris qu'un autre trésor m'était réservé dans la modeste campagne. C'était une tombe — la tombe de ma mère. Le village alors, était devenu pour moi le monde.

Je passais, parfois, des journées entières dans l'humble cimetière, sur cette tombe qui devint mon sanctuaire. Fréquenter l'église chaque jour aux heures non consacrées aux services, devint une autre passion pour moi. Je m'arrangeai souvent pour y rester seule pendant des heures entières ; le sacristain me laissait faire.

L'unique tableau de l'église, représentant le Christ sur le Calvaire, don d'un grand seigneur du voisinage, m'attira dès mon arrivée au village. C'est là, agenouillée, que je me tenais la plupart du temps, méditant sur bien des choses, sur mon sort amer — sur celui de mon père surtout.

— Qu'il lui ressemble, me disais je une fois, après une longue contemplation de l'image sainte !

Et voilà que je voyais mon père monter sur l'échafaud, calme, digne, muet, avec une légère expression de souffrance dans son visage.

Il a l'air de me regarder. Il ouvre la bouche. C'est pour me parler, pour me dire son dernier mot.

— Oh ! Père, m'écriai-je, ne meurs pas !

Effrayée par l'écho de ma voix, je quittai immédiatement l'église.

Une autre fois, c'était après l'angélus ; tourmentée par un besoin impérieux de rester seule, dans la compagnie de l'image, ou plutôt dans celle de mon père, je me blottis dans un coin obscur de l'église, afin de ne pas être découverte par le sacristain, m'y laissant enfermer pour la nuit.

Il m'est impossible de reconstruire dans ma mémoire tous les détails de mon existence durant cette nuit : j'y ai vécu toute une vie !...

Ce qui est resté ineffaçable de ma mémoire est ceci : Plus je fixais l'image du Sauveur, éclairé par une lumière faible, triste, plus il me semblait revoir mon père. Je m'attendais à quelque chose d'extraordinaire qui allait arriver. Je faisais de temps à autre des mouvements, me traînant sur les genoux pour me rapprocher du tableau. Je levais involontairement les yeux sur l'image du Christ. Il me regardait. En même temps j'entendis distinctement une voix sonore, fraîche, belle, prononcer ces paroles : " Pardonne ! Aime ! Prie !... "

Je tressaillais... la voix était celle de mon père !...

Je le voyais ensuite devant moi, vivant, souriant quoique triste, les bras levés, tendus vers moi, m'applanant sur son sein...

... Longtemps après minuit, après m'avoir vainement cherchée au cimetière, chez les habitants où j'avais coutume d'aller, on me découvrit finalement à l'église, profondément endormie par terre, sous l'image du Sauveur.

Indisposée, je dus garder la chambre durant plusieurs jours. — C'est dans cette atmosphère saine et ces distractions pures que je me vis grandir, vivant d'espoir et d'utopies de toutes sortes.

Durant les vacances d'été, mon cousin, étudiant de la faculté de philologie de l'université de Saint-Petersbourg, consacrait tout son temps à mon éducation et à mon instruction négligées dans ce village perdu, me laissant ainsi chaque fois de quoi occuper mon cerveau jusqu'à l'année suivante.

Le travail intellectuel, bien que lourd à digérer dans les conditions isolées où je me trouvais, me plaisait, m'absorbait. D'année en année, mon cercle d'idées s'élargissait, s'éclaircissait.

J'avais quinze ans.

Je connaissais le peuple, je comprenais mon père et je déchiffrais ses inquisiteurs féroces. J'étais au courant de tous les détails concernant les habitants du nid, pauvres par excellence. La confiance de la paroisse m'était accordée aveuglément. Espérances, craintes, maux et vœux sacrés se détachaient devant moi en vraie forme de confession.

Un jour, on s'attendait à la visite du receveur des contributions rurales. Ceux qui n'étaient pas préparés à régler leur dette, se mouraient de chagrin et de peur.

Le jour fatal arriva. Le nouveau receveur se montra impitoyable. Des larmes remplissaient le village.

Voyant de ma fenêtre un rassemblement devant la maison d'une famille des plus pauvres du bourg, je m'y rendis à mon tour. La mère et sa nombreuse famille, des enfants en bas âge, imploraient à chaudes larmes le cruel receveur de ne pas les ruiner, de ne pas les condamner à une mort certaine par la famine. Mais son oreille était sourde à toutes leurs supplications déchirantes.

— C'est la loi ! C'est la loi ! répétait-il sans cesse. Tous, nous devons respecter la volonté du Tzar.

— Mais me priver de cette bête qui est notre nourricière, c'est me tuer avec mes malheureux enfants, supplia la mère.

— C'est la loi, ma bonne, c'est la loi !

— Tu n'emmèneras pas la vache appartenant à cette famille, m'écriai-je, voyant qu'il se disposait à le faire.

— Quoi ! qui es-tu donc ? m'interpella-t-il, furieux, enragé, faisant un mouvement vers moi avec l'intention de me frapper.

— Non ! non ! crièrent des dizaines de voix, hommes et femmes, lui barrant le chemin, prenant des poses menaçantes. Tu ne la toucheras pas d'un doigt, la demoiselle, entends-tu ? lui disaient les braves.

— Mais vous vous révoltez contre la loi, reprit le fonctionnaire, assez effrayé lui-même des conséquences qui pourraient résulter d'un tel acte.

— Eh ! c'est bien toi et ta fameuse loi qui êtes les auteurs de ce que tu traites de révolte, lui criai-je au visage, hors de moi.

Voyant que la chose tournait au tragique, le receveur s'éloigna, laissant tomber de ses lèvres des menaces contre les villageois en révolte.

Trois jours plus tard, une sonnerie de clochettes, attribut obligatoire des voitures de poste, amenant des fonctionnaires de l'Etat, se fit entendre dans les rues du village.

Une commission spéciale arriva pour commencer l'enquête sur le cas de la révolte des paysans contre la loi du Tzar.

V

Mon arrestation fut basée sur mes efforts pour soulever la population d'un village contre les lois du pays, soulèvement nettement défini par les faits ; sur la découverte dans mon domicile de livres et de brochures suspects ; sur des relations avec des gens mal intentionnés envers le gouvernement, ce qui résultait d'une correspondance avec mon cousin, trouvée en ma possession — faits qui, vu une tendance héréditaire, du côté paternel, pour le crime, me rendaient dangereuse pour la sûreté publique.

Il faut que j'avoue ceci : lors du premier interrogatoire de mon arrestation et, chaque fois que j'avais à répondre aux magistrats et aux juges, je m'efforçais de les exaspérer : quelque force mystérieuse me poussait à agir ainsi. Dès le début, l'importance de ma personne rehaussa ma valeur à mes propres yeux. L'enfant enfoui dans un village ignoré du monde, avait disparu, ayant cédé la place à la femme, à l'héroïne qui lutte avec le pouvoir autocrate du trône. Son nom serait inscrit sur les pages de l'histoire de son peuple et porterait à la postérité le souvenir de sa grandeur d'âme.

L'immortalité !...

Cela m'enivrait et, au lieu de me défendre, j'aggrava-

vais les choses, tantôt par une réponse audacieuse, tantôt par un refus catégorique de répondre à qui que ce fût : ceci, quand je me trouvais en face des gardiens de la loi ; mais une fois rentrée dans ma cellule, abandonnée à mes pensées, l'image de mon père se dressait devant moi dans toute sa majesté, et le peuple avec son impuissance révoltante pour lequel il luttait, et la puissance terrible, monstrueuse de leur ennemi commun, et l'inégalité de la lutte ainsi que l'incertitude concernant le résultat final.

Mon amertume, alors, n'avait pas de bornes. Mon " ego " vraiment disparaissait, me semblait-il.

Un doute terrible envahissait mon être entier. A quoi bon tout cela ? La haine impuissante est inutile, la lutte inégale est ridicule, la guerre sans combat, impossible !...

Un cercle étroit d'une existence modeste avec une activité saine dans les limites d'un horizon rétréci, intime, n'est-ce pas tout ce qu'un être humain, ayant dans son cœur une réelle soif du beau et du grand, peut chercher à se créer ici-bas ?

A vrai dire, c'était là ma première lutte sérieuse avec moi-même et elle était au-dessus de mes forces. Dominée par elle, réduite à une perspective nulle, j'a dressai plus d'une fois intérieurement à mes juges désolés de mon attitude, cette exclamation sincère : — Eh ! bien, guidez-moi, si vous le pouvez !

Une autre fois, c'était encore un appel sous une autre forme :

— Renoncez à vos extrémités, nous renoncerons aux nôtres !

En prenant le juste milieu, les uns et les autres, peut-être tomberons-nous sur la voie de la vérité...

Impuissante — honteuse surtout — à manifester le changement produit en moi, je languissais longuement et atrocement.

Finalement, cette tournure de mes réflexions se fit jour d'elle-même. On sait si peu masquer ce qui est réellement sincère !

Ce fait constaté par les autorités, leur attitude enragée se radoucit peu à peu à mon égard. C'est déjà un pas de rapprochement de leur part, me disais-je.

Les choses allaient donc prendre un cours nouveau ! La vie pour moi pouvait donc changer de face ! Quelque ordre d'en haut, sans doute ?...

Une réforme radicale dans le gouvernement, peut-être ? qui sait !

Le hasard voulut pourtant qu'une nouvelle charge grave vint s'ajouter à mon dossier.

VI

Un beau matin, nous reçûmes l'ordre d'aller nous promener dans la cour de la prison. Il fallait obéir. Je m'attendais à quelque surprise. Assise sur un banc, impatiente, je vis brusquement apparaître un détenu politique, conduit par plusieurs geôliers. Le préfet de la police de la capitale suivit le groupe de près, accompagné de son adjutant et du directeur de la prison. Le visage du jeune détenu était couvert d'une pâleur de mort. Ne pouvant arracher de lui des aveux de sa propre culpabilité, ainsi que de quelques autres personnes qu'on soupçonnait avoir été en rapport avec lui on s'appretait à lui infliger une punition corporelle.

Dès que le projet infâme me fut connu, je saisis un revolver qui, par un hasard étrange, avait été oublié par un fonctionnaire quelconque, sur un banc, dans la cour.

Le préfet exprima le désir de nous voir approcher de la scène. Je ne demandais que cela.

— Déshabillez-le, dit-il aux geôliers. Apportez des verges !

Mon sang bouillonnait. J'attendais, j'hésitais.

— Faites éloigner la jeune fille, supplia le détenu.

— Tais-toi ! s'exclama le vieux général-préfet d'une voix de tonnerre. Nous n'avons pas le temps d'exécuter tes ordres.

— Excellence, lui dis-je, vous êtes un lâche !

Je tirai immédiatement sur lui.

Il était blessé, moi reconduite dans une des cellules destinées aux criminels dangereux. J'avais donc à répondre à l'accusation de tentative de meurtre sur la personne d'un fonctionnaire au moment de l'accomplissement de son devoir.